

communiquèrent le feu aux draperies. La flamme s'étendit rapidement à tout l'édiffice. Une scène terrible s'ensuivit. La plupart des hommes s'échappèrent, mais il n'en fut pas de même des malheureuses femmes. Une pluie de feu tombait sur elles de la toiture embrasée. En quinze minutes deux mille perdirent la vie. Les cadavres carbonisés, relirés des décombrés, remplissaient deux cents charrettes.

Danemark.

Des négociations très actives ont lieu en ce moment, entre Paris et Londres, dans le but de prévenir un conflit armé dans le Sleswig-Holstein.

On assure que malgré les démarches de la France et de l'Angleterre en faveur du Danemark, l'Autriche et la Prusse refusent expressément tout suris.

Un télégramme envoyé de Londres au *Journal de Dresde* annonce la conclusion de l'alliance dano-suédoise. La Suède fournira au Danemark 35,000 hommes de troupes auxiliaires pour le cas où les deux grandes puissances allemandes refuseraient le délai de six semaines proposé par le cabinet de Copenhague.

D'après le même télégramme, la nouvelle donnée par les journaux d'une mobilisation des troupes anglaises serait prématurée.

Une dépêche de Kiel annonce que 2,000 Prussiens sont arrivés dans cette ville. Les écussions et les drapeaux du duc d'Augustenbourg ont été enlevés.

Le prince Frédéric-Charles de Prusse est à son quartier-général à Ploën. Le maréchal Wrangel n'a pas encore quitté Hambourg.

La température qui était très basse au commencement de janvier, s'est sensiblement élevée depuis le 20 de ce mois, en Danemark. L'Eider est devenue navigable et va servir au transport des troupes. Les Danois organisent une division de canonnières dont les opérations se combineront avec celles de leur armée de terre.

On écrit de Copenhague, 28 janvier :

Hier, le Landthing, (première chambre danoise) a discuté l'Adresse. Le président du conseil, répondant à une interpellation de M. Plong, a dit : « Il est difficile d'indiquer l'arrangement qu'on accepterait et il serait beaucoup plus facile d'indiquer celui qu'on n'accepterait pas. Quant à moi, je ne voudrais ni d'un Sleswig-Holstein uni, ni d'un Sleswig indépendant, ni d'un partage du Sleswig. » Le projet d'Adresse a été voté à l'unanimité par le Landthing.

Pologne.

Des lettres de Varsovie annoncent la publication d'une instruction du général de Berg, d'après laquelle la Pologne serait désormais administrée militairement.

Le succès obtenu par les détachements de Poninski et Wróblewski, à Sietaniec, près de la forteresse de Zamox, se confirme pleinement.

L'insurrection grandit dans le palatinat de Lublin. De nouveaux détachements se forment et sont composés surtout de cavalerie.

Les hôpitaux, soutenus par la bienfaisance privée, sur les frontières de la Galicie, pour les blessés polonais, ont été supprimés par ordre supérieur et les malades transportés, malgré 18 degrés de froid.

Le chef d'insurgés Dankowski, fait prisonnier à Blonie, dans le palatinat de Mazovie, a été amené à Varsovie et éconé à la citadelle.

Un détachement de cavalerie polonaise s'est montré à Jablonna, à 4 lieues de Varsovie.

La *Gazette nationale* annonce que les insurgés polonais ont livré récemment

deux combats avantageux aux russes : à Staszow, dans le palatinat de Scudomir et à Ilza, dans celui de Radom. Dans le dernier, ils étaient commandés par Bossak.

Italie.

On écrit de Rome, 20 janvier :

« Le Saint-Père vient de prononcer deux discours qui méritent d'être connus. »

Le premier a été prononcé dimanche matin. Après avoir consacré le nouvel archevêque de Bologne, cardinal Guide, le Pape a dit à cette occasion qu'il espérait voir bientôt la fin des malheurs qui affligent la ville de Naples, où le roi légitime a été trahi et détrôné, et où s'est installé un gouvernement usurpateur.

Le second discours a été prononcé dans la basilique nationale. Pie IX a trouvé environ 300 catholiques de divers pays rassemblés dans la salle du Consistoire. Une adresse de sympathie a été lue en français par M. Mercier de Lacombe. Le Saint-Père a répondu qu'il était convaincu et touché des sentiments des signataires. Il a constaté que les offrandes au denier de Saint-Pierre lui permettent de subvenir aux besoins du Saint-Siège, de telle sorte qu'il demeure indépendant, et que par conséquent, il n'acceptera aucune transaction. Il a reçu, a-t-il dit, les Etats de l'Eglise, pour les administrer et les transmettre intégralement à ses successeurs ; c'est pour cela qu'il est prêt, non à transiger, mais à combattre.

Ces mots ayant été accueillis par les cris de : « Vive le Saint-Père ! vive le Pape-Roi, le souverain Pontife ajouta qu'il désirait être bien compris. » Ce n'est pas, dit-il, que je prétende faire la guerre, verser le sang pour reconquérir les provinces usurpées, mais j'attends de la Providence ce qui est nécessaire à la liberté de l'Eglise, la restauration des droits violés. Nos armes doivent être la prière.

Plusieurs lettres de Turin mentionnent, avec insistance, la résolution où est le gouvernement italien de résister aux entraînements du parti garibaldien.

D'après une correspondance de Naples, l'élection de Garibaldi, comme député de cette ville, serait fort incertaine.

Les lettres de Constantinople, du 21, portent que le Gouvernement turc a adressé d'énergiques remontrances au prince Couza au sujet des armements moldo-valaques. La protestation turque a été suggérée par l'Autriche et appuyée par la Prusse, la Russie et l'Angleterre. Celle-ci conseille fortement l'occupation des Principautés pour finir la question des convents. La Porte a fait des commandes considérables d'armes aux fabriques autrichiennes. Le Gouvernement autrichien s'est porté garant des engagements de la Turquie dans les contrats passés ad hoc.

Une dépêche de Bucharest, du 28, porte que le gouvernement du prince Couza a retiré le projet d'organisation de l'armée soumis à la Chambre.

L'affaire des convents est complètement terminée. Les 51 millions, fixés comme indemnité aux communautés des lieux-saints, seront couverts par l'emprunt au taux de 88 et à 7 pour cent d'intérêt voté hier par la Chambre.

On mande de Belgrade une nouvelle importante et qui, si elle était fondée, produirait dans tout l'Orient une sensation profonde.

Le prince Michel de Serbie, qui, comme on le sait, n'a pas d'enfants, aurait manifesté l'intention d'adopter le jeune prince du Montenegro et de lui transférer tous ses droits.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

EMPRUNT

DES VILLES DE ROUBAIX ET TOURCOING.

7^e tirage des Obligations.

Le maire de la ville de Roubaix donne avis que le tirage au sort des obligations de l'Emprunt de deux millions, souscrit par les villes de Roubaix et de Tourcoing en 1860, aura lieu lundi prochain premier février 1864, à deux heures après midi, en l'Hôtel-de-Ville de Roubaix.

ERNOULT-BAYART.

PERCEPTION DE ROUBAIX.

Emprunt de 300 millions

MM. les habitants qui ont souscrit au Bureau de la Perception de Roubaix, sont invités à échanger contre des récépissés en règle les quittances provisoires qui leur ont été délivrées.

Ces échanges devront être effectués dans la huitaine.

Bureau ouvert à cet effet de 9 h. à 4.

4325

Une société cynégétique est en voie d'organisation à Lille. Le *Mémorial de Lille* publie à ce sujet les circulaires suivantes.

Voici d'abord celle destinée aux chasseurs :

Monsieur,

Tout le monde connaît maintenant les résultats obtenus par les associations de chasseurs contre le braconnage. Dans plusieurs départements dépeuplés de gibier par panneutage, ces institutions sont parvenues à ramener, dans les contrées où leur influence s'exerce, l'abondance du gibier. A Paris même c'est une association de cette nature qui a sollicité et obtenu de l'autorité, la récente mise en œuvre de mesures efficaces contre la vente du gibier, qui s'y pratiquait dans des proportions énormes en temps prohibé.

Un arrondissement aussi important que celui de Lille, ne peut rester plus longtemps dépourvu d'un pareil moyen de préservation contre le braconnage. Une arrestation importante opérée, il y a peu de jours par les agents de la douane (celle de trois individus qui à l'aide de la lanterne sourde et d'un filet, se livraient à ce genre de chasse, qui dépeuple en une seule nuit toute une contrée), nous montre de nouveau la nécessité de recourir à toutes les mesures qui peuvent nous mettre à l'abri de pareils moyens de destruction.

Nous avons la confiance, Monsieur, que nul d'entre les chasseurs de l'arrondissement de Lille, ne peut rester indifférent à une pareille œuvre ; nous venons, en conséquence, vous prier de donner votre adhésion à la Société cynégétique du Nord, qui vient de s'organiser dans ce but, et nous vous prions d'adresser cette adhésion à M. Barbieux, vice-président de cette Société à Lille, rue des Fossés, 30 bis.

La souscription est de 10 fr. par année, avec faculté de prendre plusieurs cotisations.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments de bonne confraternité.

Pour le président :

Le vice-président, BARBIEUX.

Le secrétaire, E. LONGHAYE.

Lille, 25 janvier 1864.

Voici maintenant la circulaire adressée aux maires :

Monsieur le maire,

Une Association, dont le siège est à Lille, vient de se former dans le but d'arriver à une répression plus sérieuse et plus effective du braconnage dans tout l'arrondissement de Lille.

Cette société a obtenu l'autorisation du gouvernement et l'appui de l'autorité ; elle compte déjà un grand nombre d'adhésions.

L'œuvre qu'elle a entreprise atteindra plus sûrement encore son but, si elle est secondée par MM. les maires et tous les agents de la force publique.

Elle compte trouver dans toutes les communes de l'arrondissement un concours actif.

C'est ce concours, Monsieur le maire, que nous venons vous demander, et nous avons la confiance que vous n'hésitez pas à nous l'accorder entier, absolu.

La répression du braconnage, son extinction, n'important pas seulement aux intérêts des chasseurs et à la conservation du gibier, c'est aussi une œuvre morale et civilisatrice ; en poursuivant le braconnage, nous forçons au respect des lois et des règles sociales.

Vous le savez, monsieur le braconnier est un être désœuvré, dangereux même, c'est enfin un malfaiteur très redouté qu'il importe d'éloigner de la commune. Vous reconnaîtrez également que la répression du braconnage intéresse l'agriculture et que plus une chasse est belle, plus elle se loue à haut prix et plus la commune en profite.

Nous rappelons aussi votre attention, monsieur le maire, sur un fait rarement réprimé : c'est sur le maraudage des enfants qui courent les champs pour dénicher des nids de perdrix et qui, par esprit destructeur, anéantissent ainsi toute une couvée.

Le concours que nous sollicitons de votre dévouement à toutes les choses utiles, consiste à stimuler le zèle des gardes-champêtres et des autres agents chargés de la police de la chasse, et à nous signaler ceux qui auront déployé le plus d'activité et fait preuve de la plus grande intelligence dans la répression du braconnage, afin qu'ils participent aux primes et aux récompenses que notre association doit décerner chaque année.

Permettez-nous enfin d'espérer que vous voudrez bien donner à notre association tous les renseignements qui peuvent l'intéresser.

Veillez agréer, monsieur le maire, l'assurance de notre parfaite considération,

Les membres du bureau :

Des Rotours, député, président ; Jules Brame, député, et Barbieux, propriétaire, vice-présidents ; Ed. Longhaye, négociant, et L. Philippe, avocat, secrétaires ; Rouze-Mathon, banquier, trésorier.

Vu et approuvé :

Le préfet du Nord,

VALLON.

On parle d'une réduction prochaine des droits sur la houille.

D'après les renseignements qui nous arrivent, les droits qui sont actuellement de 15 centimes par 100 kilos seraient réduits à 10 centimes.

Nous donnerons dans quelques jours des détails exacts sur cette nouvelle tarification qui intéresse particulièrement notre industrie.

Nous publierons incessamment des notes explicatives sur tous les changements des droits qui doivent avoir lieu en octobre prochain.

On nous assure que la Commission de plans de la ville vient d'adopter à l'unanimité l'avant-projet d'agrandissement de la place centrale dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Un assassinat a été commis à Wasquehal dans la nuit du vendredi au samedi.

D'après les renseignements qui nous parviennent et que nous donnons sous toute réserve, on aurait trouvé la femme Delesalle née Loridan, fermière, étendue,

sans connaissance, sur le seuil de sa chambre. Elle aurait reçu à la tête trois coups de marteau.

On présume qu'ayant entendu du bruit à la porte de sa chambre elle s'était levée et avait entr'ouvert sa porte. L'assassin aurait profité de cette circonstance pour accomplir son crime.

Si nous sommes bien informés, malgré toute la gravité de ses blessures, on espère que la femme Delesalle ne succombera pas.

On n'a pu, jusqu'à présent, découvrir les traces de l'assassin.

Dimanche dernier, vers dix heures du soir, le sieur François Roussel, fermier au Plouich, hameau de Wattrelos, rentrait chez lui lorsqu'il fut rencontré par les nommés Vaneste et Baq de Leers, qui se précipitèrent sur lui et après l'avoir jeté dans un fossé, lui firent des blessures fort graves.

Dans la même nuit, vers une heure, Louis Roussel demeurant à Estampuis a été victime de brutalités semblables à celles qu'avait essayé son frère François.

Vaneste et Baq sont encore les auteurs de cette agression.

Vaneste s'est enfui en Belgique, Baq a été arrêté par la police de Roubaix.

Nous apprenons qu'à partir du 1^{er} février il y aura, dans tous les trains circulant sur la ligne du Nord, des voitures de troisième classe pour Dames seules.

Depuis longtemps déjà, cette mesure a été adoptée par toutes les Compagnies et il est heureux que l'Administration du Chemin de fer du Nord se soit enfin décidée à faire droit aux justes et nombreuses réclamations qui lui ont été adressées à ce sujet.

Nous avons dit souvent qu'on ne saurait trop propager le goût de la musique.

Il faut de plus encourager les efforts des sociétés qui s'organisent et suivent l'exemple donné par nos grandes villes.

Dans une commune, restreinte comme ressources musicales, la difficulté est plus grande et l'on doit savoir gré à ceux qui tirent parti des éléments peu nombreux dont ils disposent. On ne se rend pas toujours bien compte de la patience, de la science même qu'il faut déployer, pour organiser une musique dans une petite ville. Là, on ne peut choisir ; il faut accepter et instruire tout amateur qui montre de la bonne volonté, est-il ou non de l'aptitude musicale. — Dans une grande ville, on ne prend que des sujets capables.

La commune de Linselles a aussi sa musique d'harmonie. Elle est bien installée. Elle a de nombreux membres honoraires. C'est à leur intention que cette musique donne, demain dimanche 31 janvier, un concert dont nous publions ci-après le programme.

Nous rendrons compte de cette soirée.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Ouverture de la *Médaille d'Or*. Musique de Linselles. (Gartner).
2. Chœur des *Enfants de Paris*. Amateurs. (Adam).
3. Variations sur le *Carnaval de Venise*. M. A. L. (Schuloff).
4. David chantant devant Saül. M. G. T. (Bordèse).
5. Air varié pour piston. M. J. H. (Blanchemann).
6. Les *Primeurs de la vie*. M. L. C. (Clapissou).
7. Chanson lilloise. M. L. C. (Desrousseaux).
8. Les *Oiseaux de Notre-Dame*. M. L. D. (Clapissou).
9. Thème varié pour hautbois. M. H. (Verroux).
10. Grande scène comique. M. F. D.

siéner dans les bonnes grâces de celle qui fait le charme et l'orgueil de sa vie ; tu ne nieras point que ce ne soit là le véritable état de choses.

— Eh bien, quand même ? répliqua Kornelli, qui se leva brusquement. Je dédaigne de mentir ; je désire rester et conquérir la faveur de la baronne ; — mais je proteste que je n'ai point d'intentions déloyales, que je n'aspire qu'à goûter les charmes de sa société.

— Qui en doute ? reprit Briant avec un sourire de mécontentement. Mais Rome n'a pas été bâtie en un jour. D'une pensée en naît une autre, et elles forment toutes ensemble un labyrinthe inextricable ; peux-tu répondre de toi si tu n'exposes plus longtemps en danger ? En un mot, mon cher Kornelli, avec un caractère comme le tien, mélange d'excellentes qualités et d'une galanterie par trop voisine d'une légèreté excessive, il ne faut pas trop se fier, en pareil cas, à l'honneur et aux principes ; car, permets-moi de te le dire, il suffirait d'une ombre d'encouragement pour conserver toutes les bonnes résolutions.

A ces mots, une rougeur brûlante monta au visage de Kornelli.

— Ecoute, Brant, ne parle pas si légèrement de mon honneur ; nous sommes, il est vrai, beaux-frères et amis ; pourtant tu devrais songer que ma patience, quelque grande qu'elle soit, pourrait bien avoir des bornes.

— Je ne m'adresse pas à ta patience, mais à ton cœur, reprit Brant avec une gravité calme. Jusqu'ici tout va bien encore, et les fleurs délicates de la paix et du bonheur domestique continuent de s'épanouir. Ne les effleure point du souffle venimeux de la légèreté ; car, une fois

fiétries, elles ne relèveront plus la tête, et toute une vie de repentir ne leur rendra point leur éclat. Elles ne meurent qu'une fois pour ne resusciter jamais.

— Tu as pris ce soir un essor si sentimental que force m'est de te laisser rêver tout seul.

Et Kornelli, prenant une bougie, passa dans sa chambre à coucher et s'y enferma.

L'honnête Brant hocha la tête d'un air soucieux.

« Je ne lui laisserai point de repos, se dit-il, que nous n'ayons quitté Engelvik ; car je soupçonne qu'il se propose d'y séjourner longtemps, et ce ne serait certes pas un bien. J'ai lu ce soir dans les yeux de Lindorm quelque chose qui m'a déçu, une expression de mécontentement ou d'aigreur des assiduités de Kornelli auprès de sa femme. Il y avait une sorte d'espionnage de sa constance à suivre du regard tous leurs mouvements ; je ne l'ai pas trouvé le même qu'hier. Peut-être tout cela n'est-il qu'un effet de mon imagination, qui me fait souvent voir les choses du côté le plus noir. Dieu veuille qu'il en soit ainsi, car je serais inconsolable si le trouble et le malheur étaient entrés en même temps que moi dans une maison qui est aujourd'hui un véritable Eden. »

Ce même soir, Lindorm et sa femme, assis côte à côte, causaient des événements de la journée.

« Quel homme savant que ce Kornelli ! dit le baron. »

— Oh ! oui, on l'écoute avec plaisir quelques heures ; mais, comme société quotidienne, je préférerais Brant ; il est à la fois si calme et si gai !

— Ce sont deux hommes d'honneur ; mais Kornelli l'emporte incontestablement

de beaucoup, quant à l'agrément et à la vivacité de la conversation.

— J'en conviens, mon cher Gustave, si tu entends par là quelque chose de léger ; car, autant que je me rappelle, il n'est pas sorti de sa bouche, aujourd'hui, trois paroles tout à fait sensées.

— Tu es bien sévère, mon ange ; dis-moi donc s'il te déplaît, et pourquoi, » reprit Lindorm en tournant vers le sien le ravissant visage de sa femme.

Malheureuse rougeur, inhérente à la nature de la femme, indiscrette qui mens aussi souvent que tu dis la vérité, que de mal n'as-tu pas déjà fait en apparaissant sur la joue de l'innocente et jeune créature qui ne sait que trop bien elle-même que tu lui inspires le soupçon !

« Pourquoi te déplaît-il ? » répéta le baron en regardant fixement Georgina.

Troublée de cette question de Gustave, dont elle connaissait le caractère jaloux, elle se sentit rougir, et son embarras redoubla encore.

Elle savait fort bien en quoi Kornelli lui avait déçu, mais il lui en coûtait de l'avouer. Et pourtant, si elle se taisait, son silence et sa rougeur pourraient être interprétés d'une façon qui faisait battre d'inquiétude son cœur si pur. Fixant donc sur son mari un regard de profond amour :

« Mon Gustave, répondit-elle, tu m'as vu rougir ; dis-moi, aussi vrai que notre bonheur et notre repos te sont chers, si cette rougeur est à tes yeux un indice capable d'éveiller chez toi quelque inquiétude ? »

— Non, ma chère, mon adorée Georgina ! s'écria-t-il en se penchant sous un baiser une larme furtive qui roulait sur la joue de sa femme ; non, Dieu tout puissant m'en est témoin ! Dans les deux heu-

reuses années de notre union, j'ai trop bien appris à connaître ton cœur pour me défier jamais de ton noble et pur amour. Mais je serai franc avec toi. Si tu ne m'avais point adressé cette question, ou si, par des motifs de prudence ou par tout autre mobile, tu avais répondu d'une manière évasive, pour éviter de rendre compte de ton antipathie pour Kornelli, alors ta rougeur aurait pu m'inspirer quelques soupçons jaloux.

Georgina s'appuya, rassurée, sur le sein de son mari.

— Tu me soulages le cœur d'un grand poids, Gustave. Sache donc que, si la question de tout à l'heure m'a fait rougir, c'est que ce Kornelli me regarde avec une expression que j'abhore dans tout autre œil que le tien. J'ai eu beaucoup de peine à prendre sur moi de lui montrer la politesse imposée à une maîtresse de maison, car son importunité est cause que je voudrais qu'il n'eût jamais mis les pieds à Engelvik.

— Je te remercie de la franchise, ma Georgina chérie ! répondit tendrement Lindorm. Jamais, tant que je vivrai et que les bons génies de la confiance étendront sur nous leur égide, jamais les furies ne se glisseront dans notre paradis. Quant au capitaine, je connais d'ancienne date son penchant à la faute, et je crois presque qu'il considère comme un devoir de faire la cour à toutes les femmes avec qui le hasard le met en contact. Quels que soient aujourd'hui ses sentiments, ils seront emportés par le premier souffle d'un vent nouveau. Ils n'offrent donc aucun danger, et n'empêchent pas Kornelli d'être un causeur agréable, par conséquent bienvenu.

— C'est possible ; mais le portrait que tu viens d'en faire ne paraît pas une re-

commandation pour un homme qui veut être reçu en ami intime dans des maisons honorables. Il ne semble né que pour la conversation superficielle des salons.

— Je suis vraiment désolé, ma Georgina, de t'entendre parler ainsi ; car ce langage m'annonce que tu n'accueilleras pas bien ma proposition.

— Quelle proposition, Gustave ? demanda-t-elle avec une inquiétude visible.

— Il se tut l'espace d'une minute, évidemment en proie à une lutte intérieure.

« Je voulais te proposer, reprit-il enfin, d'engager Kornelli à passer quelque temps auprès de nous. »

— Tu plaisantes sans doute ?

— Non, amie, pourquoi serait-ce une plaisanterie ?

— Et pourquoi, mon bon Gustave, l'inviterions-nous à rester ? N'avons-nous pas joué depuis deux ans du bonheur le plus parfait qu'on puisse espérer sur la terre ? As-tu jamais désiré une autre société quotidienne que celle de ta femme ? Nos fréquentes relations avec ma famille et nos quelques amis du voisinage ne nous suffisent-elles pas ? Pourquoi donc étendre notre cercle domestique et y introduire un homme qui ne se plaira jamais dans la simplicité de notre existence ? Ah ! mon ami, renonce à cette idée, crois-moi, la société de Kornelli ne te conviendrait pas longtemps ; il ne serait qu'un tiers opportun dans notre ménage si paisible et si heureux.

M^{me} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)